

Référence complète

Kraus, Cynthia « Avarice épistémique et économie de la connaissance : le pas rien du constructionnisme social » [p. 339-348 du texte original]. Traduction de l'anglais par Hélène Tronc. In Rouch, Hélène, Elsa Dorlin et Dominique Fougeyrollas-Schwebel (Eds), *Le Corps, entre sexe et genre*, Paris : L'Harmattan/ Bibliothèque du féminisme, 2005, p. 39-59.

Publication mise en ligne avec l'aimable autorisation des Editions L'Harmattan (04.11.2009). Copyright 2005, Editions L'Harmattan.

Texte original: Kraus, Cynthia. « Of Epistemic Covetousness in Knowledge Economies : The Not-Nothing of Social Constructionism », *Social Epistemology, A Journal of Knowledge, Culture and Policy*, 2005, Vol. 19, N° 4 : p. 339-355.

« Avarice épistémique » et économie de la connaissance : le pas rien du constructionnisme social

Cynthia Kraus

Philosophie des sciences – Université de Lausanne

Préambule

« Entre sexe et genre : où est le corps ? ». Cette question, qui a donné lieu à cet ouvrage collectif, pourrait se lire comme un avis de recherche et par là exprimer le souci, sinon l'angoisse, que le corps si réclamé par les féministes dans les années 60 ait disparu de notre horizon. Que cette disparition soit effective ou une projection funeste ne change rien à l'affaire : nous sommes déjà, semble-t-il, à la recherche du corps perdu.

Il importe de comprendre, je crois, que le corps ne disparaît pas à n'importe quel moment dans l'histoire de la pensée féministe. La question de son éventuelle disparition se pose au moment, plutôt récent, où les chercheuses féministes réussissent mieux que jamais à dénaturiser la nature : tant et si bien, en effet, qu'elles sont sur le point de faire disparaître la nature, biologique en particulier, en la subsumant entièrement sous la culture ou le social.

On l'aura compris, la disparition imminente de la nature n'est peut-être pas étrangère à celle du corps, pris entre sexe et genre – mal pris entre biologie et culture ? Pour faire le lien et voir à quoi il tient, je vous propose de revenir sur l'idéal critique de l'anti-naturalisme féministe : en finir avec la nature en réduisant totalement le biologique au socioculturel. On verra comment ce mode de dénaturalisation, appa-

remment critique et riche de possibilités, est typique de ce que j'ai nommé par ailleurs « avarice épistémique ». Le texte proposé ci-après, extrait d'un plus long article¹, nous confronte à cette mauvaise surprise. Celle-ci une fois passée, il sera temps de nous demander : voulons-nous la nature en plus ?

Quelque chose sur rien

Je souhaite traiter ici des pratiques d'élaboration de la connaissance du constructionnisme social en posant la question suivante : qu'advient-il de la ligne qui sépare ce qui est là – ce qui est réel, quelque chose – de ce qui ne l'est pas – ce qui n'est pas réel, qui n'est rien – dans nos efforts pour contester le traçage de frontières. Un effort critique visant à rétablir une circulation transfrontalière dans les deux sens a été entrepris isolément et collectivement dans toutes les disciplines et en traversant leurs frontières. On pourrait même avancer que la circulation transfrontalière est au cœur analytique de la recherche occidentale depuis (au moins) une décennie et que le passage de frontière est le geste distinctif de cette entreprise critique².

Si ce constat est juste – et il l'est certainement pour la théorie féministe – il vaut peut-être la peine d'examiner l'envers méconnu de la traversée des frontières. Je songe ici à une

1. Texte original : Cynthia Kraus (2005). « Of Epistemic Covetousness in Knowledge Economies : The Not-Nothing of Social Constructionism », *After Social Construction: Technology, Knowledge and Society: A Special Issue of Social Epistemology*, Vol. 19, N° 4, pp. 339-355. Pour une version électronique : <<http://www.criticalmethods.org/p93.mv>> Extrait (pp. 339-348) du texte original reproduit en français avec l'aimable autorisation de Taylor & Francis, Ltd.

2. Les chercheur-e-s en études sociales des sciences ont même forgé à cet effet des notions spécifiques comme « objets-frontières » (Leigh Star et Griesemer, 1989), « concept-frontière » (Löwy, 1992), « zone d'échange » (Galison, 1997), pour n'en citer que quelques-uns. Le mot-clé « passage de frontières » [*crossing boundaries*] fait apparaître plus de 70 résultats dans une librairie américaine en ligne.

bizarrerie qui se présente dans notre cheminement critique et qui n'est ni vraiment quelque chose ni rien du tout, mais plutôt un *pas rien*. Ce serait faire beaucoup de bruit pour rien si cette double négation ne renvoyait à un paradoxe récurrent : la sauvegarde d'un résidu réaliste chez la plupart des critiques constructionnistes du réalisme naïf. A première vue, il s'agit de presque rien, d'un petit quelque chose qui doit demeurer antérieur à tout processus socio-historique, d'une dose suffisante de réalité préexistante pour que le monde soit réel. Comme si celles et ceux qui défendent une vie meilleure avaient besoin et voulaient que la majeure partie du réel soit socialement construite, tout en ayant besoin et en voulant que tout ne soit pas fabriqué : imaginez, nous dit-on, qu'il n'existe rien a priori et voyez si le monde ne s'écroule pas.

Sans aucun doute, la peur de perdre la réalité et le spectre du relativisme absolu ont hanté le discours de la construction sociale, malgré la prolifération de toutes sortes de « choses socialement construites » depuis le milieu des années 1960. La mort du réalisme naïf annoncée par ce programme critique semble à la fois la raison de sa fortune et des résistances les plus fortes. L'affirmation que la réalité est socialement construite a engendré une insécurité ontologique qui croît, en apparence paradoxalement, avec l'engagement constructionniste. Plus récemment, l'idée même de construction sociale a été contestée de divers points de vue, et notamment par les chercheur-e-s en études sociales des sciences et les théoricien-ne-s féministes. Tou-te-s attirent l'attention sur les problèmes théoriques posés par l'analyse constructionniste, notamment sur l'antinomie persistante entre réalisme et constructionnisme quand on en vient à s'interroger sur le statut ontologique des objets scientifiques (par exemple Latour, 1999), et sur la question de la différence des sexes (par exemple Butler, 1993³), ou même sur le complément d'objet direct non iden-

3. Mon analyse de la façon problématique dont les féministes comptent au-delà des sexes s'inscrit dans le prolongement des travaux de Butler sur la question de la différence sexuelle dans *Gender Trouble* (2005 [1990]) et *Bodies that Matter* (1993).

tifié de la construction sociale : « la construction sociale de quoi ? » (Hacking, 2001).

Afin de poursuivre la critique des modes constructionnistes de produire de la connaissance, je voudrais poser la question suivante : *Quel est le prix* à payer pour une réalité qui soit socialement construite d'un côté mais qui de l'autre soit aussi réelle que dans le bon vieux temps ? Pas grand-chose, un pas rien suffira. J'avance ici que ce pas rien – qu'on l'appelle substance ou matière – procède de pratiques de la connaissance qui mettent en œuvre ce que j'appellerai l'*avarice épistémique* dans leur démarche critique.

L'avarice épistémique : de l'importance du sentiment de l'avoir

Pour ouvrir le débat, on acceptera, au moins à titre d'exemple, que les pratiques de connaissance *critiques* peuvent être pensées en termes économiques. On sait depuis longtemps que la connaissance est la politique – et dans ce cas aussi l'économie – continuée par d'autres moyens⁴. Permettez-moi d'explicitier en quoi je considère que la connaissance est une forme d'économie politique. On parle parfois de l'« économie » d'une pensée pour évoquer la manière spécifique dont une pensée procède et dont elle produit de la connaissance – de la connaissance critique. Je voudrais pousser la comparaison un cran plus loin et l'utiliser pour *traduire* un mode de production en un autre : traduire la production de connaissances en production de biens matériels. Cette traduction, pour ne pas dire transaction, offre au moins deux avantages analytiques. En premier lieu, la traduction de la connais-

4. Comme prolongement, par exemple, à l'affirmation de Donna Haraway selon laquelle « La Primatologie est la politique continuée par d'autres moyens (1986 [1984]). Voir aussi l'allocation capitale d'Evelyn Fox Keller « Gender and Science. The difference feminism has made », prononcée le 10 juin 2002 à l'université du Wisconsin, E.U. <http://www.uwosh.edu/wis/kellerkeynote.htm> (modifié le 22.07.2003).

sance dans le registre de l'avoir peut mettre au jour certains points aveugles de nos procédures critiques. Regardée à travers une lunette économique, une économie épistémologique qui se voudrait critique ou radicale pourrait bien s'avérer hautement problématique, voire répréhensible, de ce même point de vue critique/radical. Tel est le cas, selon moi, du passage de frontière, un geste critique qui vise clairement à contester les inégalités naturalisées et les exclusions qui en résultent. Dans les faits, la prodigalité apparente de cette transgression des frontières repose, depuis le début, sur un compte-épargne clandestin ouvert pour mettre de côté la substance du réel, pour maintenir un pas rien hors de portée critique – en bref, sur de l'avarice épistémique.

La notion d'avarice épistémique a pour but d'explorer davantage le parallèle entre le réalisme naïf et l'avarice que Gaston Bachelard met en lumière dans *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance* (1972 [1938]). Comme on le sait, Bachelard cherche dans cet ouvrage à analyser les conditions psychologiques de possibilité du progrès scientifique en termes d'obstacles épistémologiques : obstacles qui fonctionnent comme autant de convictions intimes dans l'acte même de connaître et qui détournent la pensée de son objet véritable. Le savoir objectif, selon lui, ne peut être produit que lorsque la raison elle-même a été psychanalysée et ainsi débarrassée de ses mauvaises habitudes – qu'elles soient intellectuelles ou affectives.

De tous les obstacles épistémologiques, l'obstacle substantialiste est de loin le plus difficile à surmonter puisque sa puissance de séduction a pour origine « l'inconscient où se forment les préférences indestructibles » (p. 131). L'idée persistante de substance est construite dans l'esprit par un mouvement psychique qui pourrait se résumer ainsi : remplissez la matière de qualités manifestes ou cachées, remuez et pressez, conservez le concentré obtenu dans quelque chose de caché, d'intérieur, de profond, de petit, de précieux, et prenez la substance d'un objet pour objet de votre désir : telle une pierre précieuse, voyez comme « elle brille et [...] se cache »

(p. 139). Ce fonctionnement qui cède au réalisme naïf est mis en branle si spontanément dans l'esprit que Bachelard le considère comme « la seule philosophie innée », comme le pendant intellectuel de l'« instinct » (p. 131), qui demande une psychanalyse particulière : il s'agit de la volonté de garder, de l'instinct de conservation, pour ainsi dire.

Pour mieux comprendre l'attrait irrésistible de l'idée de substance, il faut replacer son principe actif, suggère Bachelard, dans le *sentiment de l'avoir* – d'avoir « le réel pour [soi], parce qu'[on] possède la richesse du réel » (p. 131). Plus précisément, il faut comprendre que le réaliste naïf aborde le réel comme l'avare un bien précieux – et plus le bien est petit, plus il a de valeur :

[D]u point de vue psychanalytique et dans les excès de la naïveté, tous les réalistes sont des avares. Réciproquement, et cette fois sans réserve, tous les avares sont réalistes.

La psychanalyse qu'il faudrait instituer pour guérir du substantialisme est la psychanalyse du *sentiment de l'avoir*. Le complexe qu'il faudrait dissoudre est le complexe du petit profit qu'on pourrait appeler, pour être bref, le complexe d'Harpagon⁵. C'est le complexe du petit profit qui attire l'attention sur les petites choses qui ne *doivent* pas se perdre car on ne les retrouve pas si on les perd (p. 131-132, souligné par l'auteur).

Le plaisir que l'avare tire de la richesse et celui que le ou la réaliste éprouve à considérer la réalité comme un bien personnel sont donc, littéralement, les deux faces d'une même pièce : tou-te-s deux s'abandonnent au sentiment de l'avoir, « ce sentiment qui mène l'inconscient » (p. 142). En bref, le réalisme naïf n'est que l'avarice élevée au rang de doctrine, le sentiment de l'avoir devenu réalité : il s'agit fondamentalement de « la volonté de garder, [d']un vouloir-vivre et [d']un vouloir-possession inscrits comme un pouvoir absorbant au fond même de la matière » (p. 142).

En fait, le sentiment de l'avoir compte beaucoup, non seulement pour le réalisme naïf mais aussi pour ses critiques,

5. Nommé d'après le personnage principal de la pièce de Molière, *L'Avare*.

notamment pour les critiques féministes de la science. A la lumière de l'analyse bachelardienne du « complexe du petit profit », il faut admettre que le sentiment de l'avoir mène une drôle d'existence dans l'économie de la connaissance du genre : il peut vivre sans compter ! En traduisant la production de la connaissance dans le registre de l'avoir, grâce à la notion spécifique d'avarice épistémique, on parvient aussi à interroger ce paradoxe curieux. Nous verrons que la manière précise dont le sentiment de l'avoir compte, cette fois, dans les pratiques féministes de la connaissance, a tout à voir avec l'insécurité ontologique produite par le passage de frontière.

Compter au-delà de deux, compter au-delà des sexes

Ce peut être une surprise désagréable de découvrir que l'épistémologie du genre fournit un exemple typique d'avarice épistémique. J'ai montré ailleurs que les chercheuses féministes ont systématiquement conservé une partie du sexe – appelée « sexe nu » – comme la réserve naturelle du genre, et ce par l'acte même de dénaturalisation du naturel, en passant les frontières (voir Kraus, 2000b). Poussons plus loin l'analyse en nous concentrant sur la logique du petit profit qui garantit les pratiques féministes de la connaissance et qui produit le sexe nu comme le pas rien du genre. Pour mener à bien cette critique, il convient au préalable d'explicitier en quoi l'épistémologie du genre n'est *pas* du genre à épargner, mais qu'elle se montre prodigue, gratuitement, goûtant aux joies de donner en traversant les frontières. C'est alors seulement que nous pourrions comprendre le rôle de l'avarice épistémique, non pas comme part d'ombre ou limite de la prodigalité épistémique mais comme condition même de sa possibilité et de sa vérité.

Il est juste, à ce stade, de reconnaître avec le philosophe Ian Hacking (2001) que « sans aucun doute, les doctrines de construction sociale les plus influentes ont eu affaire au genre » (p. 21) – une circonstance plus aggravante qu'atténuante dans ce cas. En retour, on peut aussi espérer qu'en se

concentrant sur l'analyse du genre, on abordera de manière privilégiée la manière dont le récit-cadre constructionniste tend à raviver l'idée de substance – renommée ici « pas rien », et qui est certes presque rien, mais qui pour cette raison est si précieuse pour les Harpagons.

Le passage de frontière féministe implique certainement une forme de don, la volonté de faire davantage de place à plus de gens, notamment à ceux qui ne comptent pour rien dans le modèle occidental des deux sexes incommensurables (voir Laqueur, 1992⁶). Pour transformer ce néant en quelque chose de vivable, les chercheuses féministes ont, comme il a été suggéré précédemment, remis en question la fabrique de deux et seulement deux sexes, en traversant des lignes de partage naturelles supposées infranchissables telles celles entre nature/culture, biologique/social, femme/homme et même femelle/mâle. L'opération critique qui a permis de transgresser ces divisions a consisté fondamentalement à *compter au-delà de deux* en réinscrivant systématiquement le deux dans un continuum de variations incrémentales. On commence à compter en partant de deux, des deux sexes en particulier, avant d'en augmenter le nombre, la complexité et la variabilité, jusqu'à obtenir une myriade de différences, d'où il ressort que la biologie du sexe est infiniment malléable (voir, par exemple, Fausto-Sterling, 1993 : 21 ; 2000 : 31). Bien sûr, pour faire proliférer les sexes de cette manière, il faut entrer dans les détails biologiques de la recherche sur la différence des sexes et c'est la contribution spécifique des biologistes à la critique féministe de la science.

En pratique, comment comptent-elles au-delà de deux, au-delà des sexes ? Compter au-delà des sexes implique, plus précisément, de dépasser toutes les caractéristiques qui font le femelle et le mâle, comme la distinction entre le vagin et le pénis, les ovaires et les testicules. Résultat de cette opération : les différences biologiques censées être exclusives de

6. Pour une critique très intéressante de la thèse centrale de Laqueur, selon laquelle un modèle unisexe ou de chair unique aurait prévalu de l'Antiquité grecque aux Lumières, voir Dorlin (2002).

l'un et l'autre sexe ne sont en fait biologiquement *pas* exclusives du tout. Les corps intersexuels dans lesquels les caractéristiques mâles et femelles coexistent prouvent l'existence biologique d'un continuum sexuel où le mâle et le femelle sont relégués aux limites opposées d'un large éventail (voir aussi Fausto-Sterling, 2000 : 31).

L'intersexualité perturbe assurément toute distinction nette entre deux – et seulement deux – sexes. La matrice binaire du ou bien/ou bien est ébranlée juste en sa ligne de démarcation, dans l'entre-deux – le ni (mâle) ni (femelle), voire le « ni/les deux à la fois » (voir Epstein, 1990). De surcroît, le sexe biologique est lui-même une catégorie hétérogène et instable. Non seulement les diverses caractéristiques biologiques du mâle et du femelle peuvent s'exprimer conjointement dans un seul individu, mais elles sont aussi susceptibles de variations *quantitatives* infinies allant du plus mâle au plus femelle, *tous les intermédiaires étant possibles*⁷.

Nous voyons donc que compter au-delà de deux, compter au-delà des sexes, fonctionne comme un *multiplicateur*, grâce auquel une infinité de sexes viennent à exister, et qui fait à la fois dans l'un et l'infini. De fait, la multiplication des sexes efface les lignes de démarcation, réunit les parties divisées en réinscrivant le deux dans l'unité d'un continuum biologique. Mais l'unité ne ressort pas intacte de cette opération. Elle devient plutôt un tissu hétérogène sans coutures étant donné les variations infinies. Les grandes lignes du raisonnement développé dans ce sens par les critiques féministes travaillant sur la biologie du sexe en général⁸ peuvent se résumer ainsi :

- (1) Il y a des différences biologiques entre les sexes ;
- (2) Mais ces différences ne sont pas significatives ;
- (3) Parce que les différences au sein d'un même sexe peuvent être aussi sinon plus importantes que celles entre les deux sexes.

7. Pour plus de précisions, voir Kraus (2000a).

8. Voir par exemple Bleier (1984 : 94, 109) ; Lambert (1987) ; Fausto-Sterling (1992 : 26, 51, 218, 221) ; Birke (1992).

(4) Conclusion : la biologie du sexe est bien plus plastique que la politique du genre.

Notez le terme « genre » dans la conclusion. Introduire un terme nouveau dans la conclusion d'un raisonnement signale nécessairement une faille logique. Comme vous l'avez peut-être remarqué, je n'ai encore jamais utilisé le terme « genre » en analysant le processus par lequel les critiques féministes comptent au-delà des sexes⁹. Qu'il soit possible de faire cette opération sans recourir au genre, concept-clé du féminisme, est pour le moins intrigant, voire proprement remarquable. Mais la possibilité de se passer de la notion de genre dans le discours explicite n'est qu'illusoire puisque, comme nous allons le voir maintenant, le *sexe* dont il est question lorsqu'on compte au-delà de deux est en fait du *genre*, depuis le début. Examinons comment Ruth Bleier (1984), biologiste et pionnière de la critique féministe de la science, subsume, dans une démarche typique, la question du sexe sous la catégorie de genre :

J'ai utilisé le terme *différences des sexes* [souligné par l'auteure] car c'est l'appellation sous laquelle est connu ce champ de la recherche en biologie et en sciences sociales. *En réalité, ce qui est en jeu ce sont les différences de genre* [je souligne] ; le genre est en fait une construction ou une réalisation sociale, et les attributions de chaque genre différent selon les cultures. *Mais la science, dans la recherche sur la différence des genres et sur les rôles attribués à chaque genre (différence des sexes et rôles des sexes)* [je souligne], considère ces attributions de genre comme des catégories *naturelles* [souligné par l'auteure] qui justifient et même rendent nécessaires des explications biologiques (p. 80, note 1).

La citation dit clairement que « sexe » est un terme impropre que la biologie utilise à tort au lieu de genre et qui permet à des constructions de genre de *passer pour* des faits biologiques (voir aussi Bleier, 1986 : 147 ; Fausto-Sterling,

9. Pour un exemple révélateur de la manière dont les féministes comptent au-delà de deux, au-delà des sexes, voir l'article de 1993 de la généticienne du développement et critique féministe Anne Fausto-Sterling.

1992 : 249). Puisque le genre est à l'œuvre sous couvert du sexe dans la recherche scientifique, les critiques féministes l'ont suivi à la trace en *reconstruisant* systématiquement *du genre à partir du sexe*, du social à partir du biologique. Bien sûr, cette reconstruction n'est possible que si et seulement si le sexe dont il est question n'est pas du sexe mais toujours déjà du genre – du genre *pris à tort pour du sexe*. Ces critiques ont ainsi mis en lumière que certaines divisions supposées biologiques, comme actif/passif, et inscrites dans les profondeurs du sexe, étaient en fait des distinctions culturelles, calquées sur l'axe du genre, c'est-à-dire sur des lignes de pouvoir. Pour mettre en évidence que le dimorphisme sexuel porte les traces des dichotomies de genre, elles ont opposé la biologie illimitée du sexe et la matrice exclusive du genre, retournant ainsi contre elles-mêmes toutes les caractéristiques sociales du genre, notamment sa variabilité dans le temps et dans l'espace. Il en ressort que la biologie du sexe apparaît infiniment plus malléable, beaucoup plus plastique que la politique du genre, d'où la conclusion précédemment énoncée (4).

La boucle est bouclée lorsque la comparaison entre le genre et le sexe finit par mettre en rapport « du social avec *encore* du social¹⁰ », autrement dit du genre avec *encore* du genre – celui qui a dûment été reconstruit à partir du sexe. Dès lors, compter au-delà de deux ne signifie pas simplement dépasser l'opposition entre mâle et femelle ; cela implique de dépasser par là même la distinction analytique entre le sexe et le genre, établie par les féministes dans les années 1970, et, plus généralement, entre le biologique et le social, et donc d'étendre la transgression des frontières à toutes les oppositions entre nature et culture. Les critiques féministes ont vu dans les variations culturelles au niveau du dimorphisme sexuel la preuve que les différences biologiques entre les sexes n'étaient ni transculturelles ni simplement données, puisqu'elles variaient chez un même individu avec l'âge, le ré-

10. J'emprunte cette phrase à la sociologue Christine Delphy (1991 : 95, souligné par l'auteure).

gime, l'exercice, pour ne citer que quelques facteurs¹¹. Tout bien considéré, il n'existe aucune raison biologique de supposer que ces différences sont biologiques en premier lieu puisqu'il est impossible d'étudier sérieusement la biologie comme dans un « état de nature », de la défaire de la socialisation des corps pour révéler un noyau immuable, une « essence humaine nue » (Bleier, 1984 : 198).

Pas rien : il n'y a pas de petits profits

[C]ette avarice qui, sans savoir compter, trouble tous les calculs.

Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* (1972 : 132-133, je souligne)

Jusqu'ici, il faut admettre que l'effort critique pour compter au-delà de deux, au-delà des sexes ne nous épargne guère. Au contraire, il incite à ne pas faire les comptes tant les manières d'être sexué-e, d'avoir des relations sexuelles et de fabriquer le sexe paraissent innombrables. Le monde est riche d'infinies possibilités de braver le système des deux sexes établi par la politique du genre. L'ironie est que le sexe nu, lui, est produit comme une réalité de contrebande – le pas rien du genre – précisément dans cette opération de compter au-delà de deux, puisqu'il est soustrait de ce généreux calcul.

Si le sexe est en fait du genre, du genre pris à tort pour du sexe, comme nous l'avons vu, quelle est cette part du sexe qui n'est *pas* du genre mais vraiment du sexe ? Ce qui est pleinement abandonné au sexe nu dépend du degré auquel les critiques féministes ont déconstruit le sexe et l'ont extrait du corps comme biologie pour le subsumer sous la catégorie de genre. Mais toutes semblent tenir à tout prix à ce qu'une petite part du sexe résiste à la construction sociale, à ce

11. Voir, par exemple, Bleier (1986); Fausto-Sterling (1992); Birke (1992).

qu'Evelyn Fox Keller a nommé un « noyau d'observation » qui « a jusqu'ici défié toute modulation » (1989 : 316). La substance qui compose le sexe est censée tracer les limites matérielles à la plasticité biologique infinie que les critiques féministes ont systématiquement mise en lumière en comptant au-delà de deux. En dernier ressort, ce sont les gènes codant pour le sexe chez l'embryon en voie de développement (ou gènes de détermination du sexe) qui définissent le contenu ontologique *minimal* du sexe nu et le consensus métaphysique *maximal* parmi les critiques féministes. On peut déduire cela du fait qu'elles ont maintenu ces gènes comme la part du sexe qui n'entre pas dans la catégorie du « genre pris à tort pour du sexe », en affirmant la différence qualitative de ce « niveau biologique », et uniquement de celui-là, tout en remettant en cause la fabrique de deux et seulement deux sexes¹².

Pour comprendre comment compter au-delà de deux peut inclure une soustraction, et pourquoi la différence gagne à être comprise comme un pas rien, il faut analyser comment l'on arrive à compter au-delà de deux. Il importe, en particulier, de découvrir ce qu'il advient du deux dans le passage de frontière, ce deux qui dessinait la ligne de démarcation entre les sexes ainsi qu'entre le sexe biologique et le genre social. Or il s'avère que compter au-delà de deux a fait disparaître le deux : on a compté *un, trois, quatre, cinq* sexes, et même plus, en oubliant, cette fois, de compter *jusqu'à* deux. Rien de surprenant, dira-t-on, puisque l'omission du deux est le résultat recherché lorsqu'on compte *au-delà* de deux. On pourrait même se réjouir de l'ampleur du succès.

Toutefois, pour reformuler la citation de Bachelard évoquée plus haut, c'est précisément au moment où l'on refuse de compter *jusqu'à* deux que l'avarice épistémique vient troubler ce généreux calcul. En effet, le deux manquant n'a cessé de hanter le geste critique de compter *au-delà de deux*

12. Voir, par exemple, Fausto-Sterling (1987, 1989, 1992, 1997); Birke (1992). Pour une analyse plus détaillée, voir Kraus (2000a, 2000b, notamment : 155-157).

au point de *redoubler* la catégorie du sexe selon des lignes parallèles à celles qui séparaient auparavant le sexe biologique du genre social. Plus précisément, il semble que la dichotomie entre nature et culture que les critiques féministes cherchaient à saper s'est déplacée sur la notion même de sexe : c'est désormais la substance de la différence sexuelle – et typiquement les gènes qui déterminent le sexe – qui est rangée dans le coffre fort biologique de la matière, dans ce lieu réaliste où le système sexe/genre des années 1970 situait la notion de sexe. Ce déplacement peut être interprété comme la colonisation partielle du sexe par le genre, l'attention critique se déplaçant d'une analyse du genre comme construction sociale du sexe à une recherche sur le sexe comme construction genrée de la biologie. Il s'agit d'une évolution majeure, d'où est né le questionnement plus large sur la construction sociale du sexe biologique depuis les années 1980. Mais paradoxalement, cette démarche critique, en genrant le sexe, dessine l'ultime frontière d'une zone franche du genre, garantie matérielle. Elle crée une trilogie dont le sommet épistémologique est le genre et le sexe nu le tiers exclu : (1) le genre *plus* (2) « le genre pris à tort pour du sexe » (c'est-à-dire du genre et *encore* du genre) par opposition (3) au sexe nu.

Le sexe nu apparaît comme un pas rien parce qu'il est soustrait au moyen d'une double négation, qui porte deux fois sur la catégorie de sexe :

1. **Première négation** – on conteste le présupposé selon lequel les différences biologiques entre les sexes seraient véritablement biologiques : si le sexe est presque toujours un symptôme du genre, « du genre pris à tort pour du sexe », alors **la plus grande partie du sexe n'est pas du sexe**, mais encore du genre.
2. **Seconde négation** – on contredit la première négation au dernier « arrêt » du sexe, de sorte que le processus de dénaturalisation du naturel n'est pas tout à fait mené à son terme : si le sexe nu est la part du sexe qui n'entre pas dans la catégorie du « genre pris à tort pour du sexe », alors **le sexe nu n'est pas le sexe qui n'est pas le sexe**.

Nous avons jusqu'ici formulé différemment les termes de cette double négation, en définissant le sexe nu comme ce sexe qui *n'est pas* du genre et le « genre pris à tort pour du sexe » comme ce sexe qui *est* du genre. Si ces formulations offrent des raccourcis commodes, elles ne rendent pas compte de la négation en deux temps qui redouble le sexe et qui produit dans l'analyse le sexe nu comme le pas rien du genre.

Le terme « rien », dans la formulation, dépend de l'attachement ontologique à quelque chose ou à rien qui détermine la manière dont un résidu réaliste est sauvegardé dans l'opération de compter au-delà de deux. Du point de vue du constructionnisme social, le genre est la vraie réalité, il est vraiment quelque chose, tandis que le « sexe qui n'est pas du sexe » n'est pas réellement biologique ; il est une fiction biologique, il n'est rien que du genre – le rien du genre qui résulte de la première négation. Cette négation équivaut en fait à un processus de *déréalisation*. L'entreprise de dénaturalisation du biologique, compris comme une construction naturalisée, et de désexuation du sexe, compris comme une contrefaçon du genre, tend à faire disparaître le non-biologique dans le non-être, dans le rien du tout – un mouvement hasardeux que l'on regrette aussitôt fait.

Evidemment, et ce n'est pas une surprise, ce rien est en partie récupéré puisqu'il est converti en une autre sorte de réalité : un quelque chose et un pas rien. En majeure partie, ce rien est converti en quelque chose : il est rétabli dans le champ social. La transformation ainsi opérée du rien en quelque chose, celle du « biologique qui n'est pas biologique » en fait social est simplement une montée en généralité de l'opération qui permet de passer le « sexe qui n'est pas du sexe » du côté du genre. Cette opération de sauvetage fait planer la possibilité que rien ne soit biologique et que le social soit tout, en fin de compte. La pensée constructionniste contemple de toute évidence cette possibilité, voire la cultive. Mais le résultat s'avère moins glorieux et la fin du biologi-

que¹³ plus menaçante que prévu. La ligne de démarcation entre sexe et genre, nature et culture, quelque chose et rien, réel et irréel a été poussée à ses limites ultimes – où cette possibilité pourrait se réaliser et le monde devenir un rêve.

La perte de la biologie en tant que fondement stable et a-social génère une anxiété ontologique d'autant plus grande que cette perte n'est pas entièrement compensée par la transformation du rien biologique en quelque chose de social, comme si le social était en quelque sorte trop social, trop construit pour permettre au monde de conserver sa réalité. Intervient alors l'instinct de conservation qui nous souffle la bonne vieille idée de substance : après tout, rien n'est plus réel que la matière non construite ; il faut donc désavouer in extremis son propre constructionnisme, au dernier « arrêt » du sexe, en soustrayant un petit quelque chose de réaliste au rien du genre. Le sexe nu est ainsi produit comme le pas rien du genre à travers la seconde négation.

Evelyn Fox Keller (1989) a même proclamé que cette déduction constituait le *happy end* du constructionnisme du genre : « ce qui reste au “sexe” et à la “nature” est maintenant suffisamment réduit. Mais ce n'est pas rien » (p. 316). Or ce pas rien n'est pas un aboutissement, obtenu au terme du processus. Il a en fait été soustrait depuis le début, avant même qu'on n'ait commencé à compter au-delà de deux, au-delà des sexes. Le sexe revient à sa nudité première parce que la vieille idée de substance était là tout du long. Le sexe nu gagne donc à être analysé comme une réservation, un compte épargne pour tout ce qui est sauvegardé dans les modèles de construction du genre. C'est précisément cette réserve naturelle du genre qui permet de compter au-delà des sexes et qui fonctionne comme un acompte permettant à l'épistémologie du genre de tourner !

13. À l'opposé, la « fin du social » a marqué selon Latour (2002) l'entreprise critique « connue sous le nom d'“actor network theory” ou ANT, [en tant que] tentative délibérée de mettre fin à l'utilisation du terme “social” dans la théorie sociale et de le remplacer par le mot “association” » (117).

En somme, et pour en revenir à Bachelard, voilà comment le sentiment de l'avoir compte dans l'économie de la connaissance du genre puisqu'il est inscrit dans la substance de la différence sexuelle. Dans cette optique, on peut légitimement avancer que tous les partisan-ne-s du sexe nu sont des avarés et que l'attachement passionné au pas rien relève du complexe du petit profit – ce complexe qui, on se souvient, « attire l'attention sur les petites choses qui ne *doivent* pas se perdre car on ne les retrouve pas si on les perd » (Bachelard, 1972 : 131-132, souligné par l'auteur). D'un point de vue psychanalytique, on pourrait dire que l'avarice épistémique oriente instamment la pensée constructionniste du genre vers le fétiche épistémologique du sexe nu, un fétiche *pour* l'épistémologie du genre. On pourrait aller jusqu'à dire que l'avarice n'est pas un vilain défaut mais une forme de perversion. Selon Freud, le ou la pervers-e est essentiellement divisé-e contre lui ou elle-même. Son axiome pourrait être énoncé par la formule : « Je sais bien mais quand même » et le fétiche se glisse dans ce « mais ». Si l'on prend comme fétiche le sexe nu, on obtient l'axiome fondamental de l'épistémologie du genre : « Je sais parfaitement que le sexe n'est pas autre que du genre mais malgré tout ce n'est pas le cas du sexe nu ». Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ? A vous de me le dire.

Rendons à Harpagon la monnaie de sa pièce

A entendre l'avare, son amour de l'or est surtout une haine du gaspillage, un besoin d'ordre

Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique* (1972 : 146).

Je voudrais maintenant en revenir à l'aspect politique évoqué au début de cet article, lorsque je proposais d'étudier les pratiques de la connaissance en tant que formes

d'économie *politique*¹⁴. C'est le moment de se demander quelle sorte de politique peut susciter l'avarice épistémique ou la perversion. Si notre analyse est pertinente, ce geste de passage de frontière pourrait bien transformer l'exclusion en exil, les pratiques critiques aboutissant à ce résultat involontaire en renforçant la partition entre quelque chose et rien.

Nous avons vu que le passage de frontière était un geste qui, fondamentalement, entérinait et redoublait cette ligne de partage, tout en la déplaçant. Cet instinct de conservation d'une frontière sauvage n'est en rien la prérogative douteuse de la théorie féministe. Il participe plus généralement de ce que j'appellerais un « New Deal » dans le commerce de la nature et de la culture : le social est de plus en plus au premier plan des préoccupations des chercheur·e·s mais des particules de nature naturelle sont préservées et passées en contrebande. Imaginez maintenant que vous parveniez à faire la meilleure affaire qui soit dans cette économie de la connaissance, à savoir que vous réussissiez à réduire entièrement le biologique au social, à transformer l'un en l'autre. Une question se pose alors : qu'advient-il de la ligne de démarcation entre les deux ou, pour le dire autrement, quel est le taux de change ? [...]

(traduction Hélène Tronc)

Références bibliographiques

- Bachelard, Gaston. 1972 [1938]. *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : Vrin.
- Bleier, Ruth. 1986. « Sex Differences Research: Science or Belief ? », in *Feminist Approaches to Science*, Ruth Bleier (dir.), 147-195. New York : Pergamon Press.

14. On se souviendra ici de l'article de Gayle Rubin sur « The Traffic in Women : Notes on the «Political Economy» of Sex » (1975).

- . 1984. *Science and Gender : A Critique of Biology and Its Theories on Women*. New York : Pergamon Press.
- Butler, Judith. 1993. *Bodies that Matter : On the Discursive Limits of «Sex.»* New York et Londres : Routledge.
- . 1999 [1990]. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New York et London : Routledge. Traduction française Cynthia Kraus. 2005. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*. Paris : La Découverte.
- Delphy, Christine. 1991. « Penser le genre : quels problèmes ? », in *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail, et Hélène Rouch (dir.), 89-101. Paris : Editions du CNRS.
- Dorlin, Elsa. 2002. « Autopsie du sexe », *Les Temps Modernes*, 619 (juin-juillet) : 115-143.
- Epstein, Julia. 1990 (printemps). « Either/Or— Neither/Both : Sexual Ambiguity and the Ideology of Gender », *Genders*, 7: 99-142.
- Fausto-Sterling, Anne. 2000. *Sexing the Body : Gender Politics and the Construction of Sexuality*. New York : Basic Books.
- . 1997. « How to Build a Man », in *Science and Homosexualities*, Vernon Rosario (dir.), 219-225. New York et Londres : Routledge.
- . 1993. « The Five Sexes : Why Male and Female Are not Enough », *The Sciences*, (mars-avril) : 20-25.
- . 1992 [1985]. *Myths of Gender. Biological Theories About Women and Men*. New York : Basic Books, Inc. Publishers.
- . 1989. « Life in the XY Corral », *Women's Studies International Forum*, 12 (3) : 319-331.
- . 1987. « Society Writes Biology/ Biology Constructs Gender », *Daedalus*, 116 (4) : 61-76.
- Fox Keller, Evelyn. 1992. « How Gender Matters, or Why It's so Hard for Us to Count Past Two », in *Inventing Women. Science, Technology and Gender*, Gill Kirkup et Laurie Smith Keller (dir.) : 42-56. Cambridge : Polity Press.
- . 1989. « Holding the Center of Feminist Theory », *Women's Studies International Forum*, 12 (3) : 313-318.
- Galison, Peter. 1999. [1997 ; édition abrégée 1998]. « Trading Zone : Coordinating Action and Belief », in *The Science Studies Reader*, Mario Biagioli (dir.), 137-160. New York et Londres : Routledge.
- Hacking, Ian. 1999. *The Social Construction of What ?* Cambridge, Mass., et Londres : Harvard University Press. Traduction fran-

- çaise Baudouin Jurdant. 2001. *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?* Paris : La Découverte.
- Haraway, Donna. 1986 [1984]. « Primatology Is Politics by Other Means », in *Feminist Approaches to Science*, Ruth Bleier (dir.), 77-118. New York : Pergamon Press.
- Joyce, Patrick (dir.) 2002. *The Social in Question. New Bearings in History and the Social Sciences*. New York et Londres : Routledge.
- Kraus, Cynthia. 2001. « Towards a Drosophilosophy : Knowing Sex in the Fruit Fly, Or How to Do Scientific Things with Sex », thèse de doctorat, Faculté des lettres, Université de Lausanne, Suisse.
- . 2000b. « Naked Sex in Exile : On the Paradox of the "Sex Question" in Feminism and Science », *National Women's Studies Association Journal* (numéro spécial : *The Science and Politics of the Search for Sex Differences*), 12 (3) : 151-177.
- . 2000a. « La bicatégorisation par sexe "à l'épreuve de la science" : le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains », in *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Delphine Gardey et Ilana Löwy (dir.), 187-213. Paris : Editions des archives contemporaines.
- Lambert, Helen H. 1987. « Biology and Equality : A Perspective on Sex Differences », in *Sex and Scientific Inquiry*, Sandra Harding et Jean F. O'Barr (dir.), 125-145. Chicago et Londres : The University of Chicago Press.
- Laqueur, Thomas. 1992 [1990]. *Making Sex : Body and Gender from the Greeks to Freud*. Cambridge, Mass., et Londres : Harvard University Press. Traduction française Thomas Gautier. 1992. *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*. Paris : Gallimard.
- Latour, Bruno. 2002. « Gabriel Tarde and the End of the Social », in *The Social in Question : New Bearings in History and the Social Sciences*, Patrick Joyce (dir.), 117-132. New York et Londres : Routledge.
- . 1999. *Pandora's Hope. Essays on the Reality of Science Studies*. Cambridge, Mass., et Londres : Harvard University Press.
- Leigh Star, Susan, et James R. Griesemer. 1999 [1989 ; édition abrégée 1998]. « Institutional Ecology, "Translation" and Boundary Objects: Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907-39 », in *The Science Studies Rea-*

- der*, Mario Biagioli (dir.), 505-524. New York et Londres : Routledge.
- Löwy, Ilana. 1992. « The Strength of Loose Concepts : Boundary Concepts, Federative Experimental Strategies and Disciplinary Growth : The case of immunology », *History of Science* 30: 371-395.
- Rubin, Gayle. 1975. « The Traffic in Women : Notes on the «Political Economy» of Sex », in *Toward and Anthropology of Women*, Rayna R. Reiter (dir.), 157-210. New York et Londres : Monthly Review Press. Traduction française Nicole-Claude Mathieu. 1998. « L'économie politique du sexe. Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Cahiers du CEDREF*, Paris VII, n° 7.